



HAL
open science

Ombre et lumière dans les relations dipomatiques vénéto-turques

Marie Viallon

► **To cite this version:**

Marie Viallon. Ombre et lumière dans les relations dipomatiques vénéto-turques: Le double-jeu du doge. Ombres et lumières de la Renaissance - VIe colloque du Puy-en-Velay, Sep 1997, Le Puy-en-Velay, France. pp.157-172. halshs-00565495

HAL Id: halshs-00565495

<https://shs.hal.science/halshs-00565495>

Submitted on 13 Feb 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

OMBRES et LUMIERES à la RENAISSANCE

(VIe colloque du Puy-en-Velay
8-9 septembre 1997)

Ombres et lumières
dans les
relations diplomatiques vénéto-turques
ou
le double-jeu du doge.

Cet oxymoron qui nous réunit apparaît, à propos de Venise, comme une véritable métonymie. S'il est des villes qui resplendent de lumière ou d'autres qui voilent leurs mystères dans l'ombre, Venise, elle, est tout entière dans ce contraste. Les voyageurs opposent la *lumière titienne*¹ du canal au couchant à la pénombre des *calli* étroits, le *semis de diamants de la voûte du firmament* aux *grandes dentelles mauresques* [des façades duciales] *plus sombres que les portes de l'Enfer*², le miroitement surdoré de Saint-Marc à ses voûtes où *des chutes de lumière vacillent dans l'ombre rougeâtre*³,

*Les ombres et les lumières, dont les jeux accordés
Donnent à notre vie sa couleur et sa force*⁴.

A Venise, les jeux de l'ombre et de la lumière (ou bien faut-il écrire ces deux termes au pluriel ?) envahissent les monuments, les œuvres d'art, les drames de l'Histoire, le Carnaval, les fêtes ... mais je veux vous entretenir d'un domaine où les finesses de l'éclairage permettent tous les jeux : le monde de la diplomatie.

La relation entre l'ombre et la lumière est une constante de toutes les diplomaties du monde qui tissent l'officielle avec la secrète mais cette subtilité atteint des sommets dans les relations entre Venise et les Turcs au XVIe siècle. En effet, même la politique officielle de la Sérénissime avec les Ottomans doit rester discrète et méconnue des autres États chrétiens; alors, pensez-donc quelle discrétion est apportée aux relations secrètes ! Quant au Sultan, il organise toute sa politique étrangère autour des secrets de palais, voire de harem (d'ailleurs Venise est alors l'unique nation occidentale à connaître des relations diplomatiques suivies) et son bon vouloir suffit à justifier toute décision politique, militaire ou financière.

Malgré une apparence de totale liberté, trois lois fondamentales du jeu politique imposent le recours à des relations en dehors des critères officiels. Premièrement, tous les gouvernants issus de structures institutionnelles légales

¹—François-René de Chateaubriand, *Voyage en Italie*, 1827.

²—George Sand, *Lettre d'un voyageur*, 1857.

³—Hippolyte Taine, *Voyage en Italie*, 1866.

⁴—Alexander Pope à propos de la peinture de Canaletto, in M. Levey, *Painting in 18th century Venice*, Paris, René Julliard, 1964.

—élection, nomination, succession dynastique, ...— déploient une grande habileté à annuler à leur profit ces précieux instruments de contrôle en recourant à des voies parallèles (toujours), discrètes (souvent) et illégales (parfois). Dans le cas particulier du Sérénissime Prince de Venise ou du Sultan, il ne s'agit pas de prolonger leur règne puisqu'ils sont l'un et l'autre en charge à vie, mais plutôt d'augmenter leur pouvoir et leur richesse. Par exemple, le doge n'a pas le droit d'ouvrir seul les dépêches envoyées par les ambassadeurs et il doit attendre la venue de ses conseillers ou des membres du Conseil des Dix, aussi utilise-t-il le réseau parallèle de ses parents et amis en voyage à l'étranger pour obtenir des informations de première main. Deuxième loi : tout gouvernement dont le nombre de ses membres dépasse un certain seuil, critique pour le maintien du secret, produit un système parallèle plus restreint où ce secret sera bien gardé. Ainsi les institutions vénitiennes ont-elles naturellement secrété après le Sénat de soixante membres, le Conseil des Dix afin d'y régler les affaires délicates de l'État vénitien dans la plus grande discrétion ⁵. Troisième loi, en période de crise, de difficulté ou de guerre, les gouvernements officiels tendent à raccourcir les délais décisionnels en évitant les méandres des procédures et de l'administration et lorsqu'ils sont accusés d'illégalité et d'abus de pouvoir, ils se retranchent derrière l'urgence de la *real politik* et du danger encouru par l'État ⁶. Ce point n'a pas cours chez le Grand-Turc, unique détenteur du pouvoir sur terre.

Sur ces bases, je vais tenter de vous montrer combien les relations officielles entre Venise et les Ottomans sont placées sous le signe de la lumière, de la brillance et de l'éclat alors que, dans un second point, j'examinerai les mécanismes du monde de l'ombre, des secrets et des espions des deux camps. Le monde vénitien, dont les ressources restent inépuisables, propose à notre étude un cas assez particulier et vraisemblablement unique —encore faut-il rester prudent— où un doge régnant va devenir le meilleur agent de Venise grâce à son fils installé en pleine lumière dans l'entourage de Soliman le Magnifique tout en fonctionnant comme taupe en faveur de la Sérénissime.

Sur le versant lumineux des relations diplomatiques —à finalités économiques comme politiques—, il faut reconnaître que les deux États savent développer un rayonnement d'égale puissance directement hérité du cérémonial byzantin. Comme tout voyageur en provenance d'un pays où la peste sévit de façon endémique, l'envoyé du Sultan à Venise doit séjourner dans un port de Dalmatie ou au lazaret pour deux semaines environ de *contumacia*. Afin que le temps ne semble pas trop long, pendant cet isolement forcé, le Sénat vénitien pourvoit à des dons de vins, de fruits, de confitures et de bougies pour *rendre les nuits plus claires* (déjà la lumière contre l'ombre !). Au terme de ce temps d'observation, de quarantaine, chaque membre de la délégation ottomane reçoit une *fede di Sanità* (= certificat sanitaire) qui doit obligatoirement être présenté

⁵—Le Conseil des Dix fut "inventé" en 1310 pour répondre aux mouvements populaires suscités par Marco Quirini et Bajamonte Tiepolo, puis il acquiert un caractère définitif le 20 juillet 1355 comme une réponse de la République vénitienne à la conjuration du doge Marin Falier.

⁶—C'est au nom de ce principe que, en 1540 et en 1573-74 le Conseil des Dix entreprend les négociations de paix avec les Turcs alors que cette tâche incombe au Sénat. Pour justifier cet abus de pouvoir, le Conseil des Dix invoque une autorité qui lui avait été accordée lors de la très grave crise de la ligue de Cambrai où l'existence-même de l'État vénitien avait été menacée.

pour entrer en ville ⁷. Pour sa part, l'ambassadeur vénitien auprès du Sultan (ou *baile*) est accueilli à son arrivée à Constantinople par un des vizirs qui l'escorte en grandes pompes jusqu'à sa résidence officielle qui domine la colline de Pera, à égale altitude du palais du Sultan qui domine la colline d'Istanbul de l'autre côté de la Corne d'Or. C'est aujourd'hui encore le siège du consulat italien.

Le jour de l'audience officielle, selon les instructions qu'ils ont l'un et l'autre reçues, l'envoyé ottoman revêt son plus beau caftan de soie chatoyante rehaussée de fils d'or et orne son turban d'une plume d'aigrette maintenue par un joyau pour *impressionner le dîvan et les vizirs vénitiens* ⁸ alors que l'ambassadeur porte son habit de gala : une longue robe de satin ou de damas brodé d'or couverte d'un ample manteau ou *ducale* de soie cramoisie ou de drap d'or, doublé de velours blanc ou d'hermine selon la saison, son couvre-chef de damas s'orne d'un somptueux diamant ⁹. Conduit au palais ducal par une escorte de patriciens, l'envoyé ottoman monte la *scala aurea* ou *scala d'oro* et est introduit devant le doge qui, pour l'occasion, porte une robe en drap d'or et le *cornio* d'or serti de joyaux. Pour leur part, le *baile* et sa suite sont appelés en audience privée auprès du Sultan dans un kiosque égaillé du chant cristallin des petites fontaines dont les jets doivent couvrir le son des secrets d'État échangés à voix basse. Le sol est couvert de tapis de soie et d'or et sur son sofa aux coussins richement brodés et garnis d'or et de perles, le Grand-Seigneur, Ombre de Dieu sur terre, est allongé dans un long caftan de satin blanc immaculé couvert d'un *dolman* ou manteau de velours coupé, cramoisi et brodé d'or et tenu par une ceinture d'or incrustée de rubis, saphirs et topazes d'une grosseur et d'une valeur inestimable ¹⁰. Après avoir remis ses lettres de créances au chambellan, l'ambassadeur vénitien présente les somptueux cadeaux de la Seigneurie vénitienne au Grand-Turc : des robes de brocart d'or, de velours imprimés, de damas, de satin et de drap cramoisi ¹¹ ainsi que quelques pièces d'argenterie. Autant de dons que la lumière fait flamboyer. De son côté, l'envoyé ottoman salue le *Sérénissime prince, les Illustrissimes seigneurs, les Lumières vives et les Ornaments rares de ce puissant État que Dieu bénit toujours* ¹² et il remet au doge un document enfermé dans un petit sac tissé d'or qui contient le descriptif de sa mission. Les cadeaux turcs sont plus symboliques que précieux. Ainsi, une sultane fait-elle parvenir au doge un mouchoir brodé d'or comme ceux que le Sultan remet à une odalisque pour lui signifier son intention de passer la nuit avec elle !

L'ambassadeur vénitien à Constantinople est un résident qui possède un palais officiel et parfois une demeure personnelle et qui mène grand train pour

⁷—Marino Sanuto, *I diarii*, Venezia, Deputazione di Storia patria per le Venezie, 1879-1903, 58 volumes. Vol. XXVII, col. 38.

⁸—Maria Pia Pedani, *In nome del Gran Signore, Inviati ottomani a Venezia dalla caduta di Costantinopoli alla guerra di Candia*, Venezia, Deputazione editrice, 1994, p. 72.

⁹—Vincenzo Lazari, *Cenni intorno alle legazioni venete alla Porta ottomana nel secolo XVI*, Firenze, Società editrice fiorentina, 1855, p. XIX.

¹⁰—Eugenio Alberi, *Relazioni degli Ambasciatori veneti al Senato*, Firenze, Tipografia all'insegna di Clio, 1840, serie III, vol. 2, p. 167.

¹¹—Ces robes étaient le plus souvent redistribuées par le Sultan à sa suite mais les robes d'or (tissu exclusivement réservé au Grand-Turc) étaient simplement pliées dans des ballots enregistrés au registre du Trésor. Cette pratique a contribué à les conserver jusqu'à nous, comme on peut le voir au Musée du palais de Topkapi. Cfr. J.M. Rogers, *Topkapi Sarayi, Costumes et tissus brodés*, Paris, Ed. du Jaguar, 1987.

¹²—Armand Baschet, *Histoire de la Chancellerie secrète*, Paris, Plon, 1870, p. 473.

signifier à tous —et surtout au Sultan et à ses vizirs— la fierté, la puissance et la richesse vénitienne. Être élu *baile* à Constantinople est la plus honorable et la plus importante des ambassades que peut ambitionner un patricien vénitien. Par contre, l'envoyé ottoman n'est que de passage car il est répréhensible pour un musulman de demeurer dans la terre des Infidèles. Il est même curieux de noter qu'aux premières heures des contacts entre les tribus turques et l'Occident, la mission de messenger dans les terres étrangères était une punition réservée aux pires criminels ¹³. C'est pourquoi la venue d'un messenger du Sultan est l'occasion de nombreuses fêtes et réceptions qui cherchent autant à éteindre la méfiance du turc qu'à assurer une discrète surveillance de ses rencontres et activités. Au nombre des festivités rituelles et incontournables, l'envoyé est invité à visiter le trésor de la chapelle ducale avec surtout deux pièces qui projettent toute la lumière de Venise sur le monde : le lourd *cornio* du couronnement couvert de pierres précieuses —c'est là la manifestation du rayonnement politique, de l'indépendance et, en même temps, de la continuation byzantine— et le fameux retable gothique de la *Pala d'oro* constitué essentiellement d'or et de bijoux arrachés à Constantinople en 1204 qui sertissent deux cent cinquante plaques d'émaux cloisonnés d'origine byzantine —c'est là la manifestation de la richesse religieuse.

Survivance des usages byzantins, l'ambassadeur vénitien comme l'envoyé ottoman sont reçus en une seconde audience au moment de leur départ : on leur remet encore des cadeaux, l'autorisation de quitter la ville et un document signifiant l'entière satisfaction de tous dans le parfait accomplissement de la mission. Parfois, cependant, des plaintes peuvent être jointes : le plus souvent pour dénoncer des indécrotesses de la part d'un membre de l'escorte ou la fuite de quelque esclave. Le même faste qui a salué l'arrivée, fête le départ : déploiement de richesses, de tissus somptueux, d'or et de bijoux. Rien n'est assez flamboyant ni assez lumineux pour exprimer le bonheur des deux nations en paix et estime réciproque.

Au terme de leurs missions ces diplomates rendent compte à leurs autorités. Le rapport du messenger ottoman au Sultan n'est qu'oral et aucune trace ne nous en est parvenue. Par contre, tout ambassadeur vénitien — ordinaire ou extraordinaire— est tenu de lire devant le Sénat une *Relation* sur son ambassade ¹⁴ qui doit non seulement rendre compte des aspects politiques, économiques, financiers et religieux mais aussi permettre une meilleure connaissance des us et coutumes des peuples, de la personnalité des gouvernants et des originalités du pays. Ces *Relazioni* sont rédigées et toutes conservées aux archives pour constituer une mine encore inépuisée de renseignements pour les hommes politiques, les marchands et maintenant les historiens; il n'est que de lire la récente publication des dépêches des ambassadeurs de Venise à Paris aux temps de la Révolution ¹⁵.

L'État vénitien a très tôt compris que des archives complètes et riches sont un atout politique; aussi, le monde de la diplomatie secrète et des espions n'a-t-il

¹³—Maria Pia Pedani, *op. cit.*, p. 5.

¹⁴—La lecture de la *Relation* de Andrea Gritti, ambassadeur extraordinaire à Constantinople pour signer un nouvel accord de paix avec Bajazet II récemment monté sur le trône, le 2 décembre 1503 devant le Sénat vénitien au grand complet a duré huit heures. Cfr. Eugenio Alberi, *op. cit.*, serie III, vol.3, pp. 19 sqq.

¹⁵—*Venise et la Révolution française (1786-1795)*, édition établie par A. Fontana, F. Furla, et Georges Saro, Paris, R. Laffont, coll. *Bouquins*, 1997.

pas été oublié. Un décret du 23 avril 1402 fonde la troisième chancellerie dite *la segreta*¹⁶ placée sous la tutelle directe du Grand-Chancelier, archivée au palais ducal et consultable seulement sur place avec une autorisation spéciale du doge ou du Chef des Quarante —le doge lui-même ne peut s’y rendre seul. Ces archives sont classées dans soixante quinze armoires et les armoires XXXIX à XLI contiennent les lettres et dépêches provenant de Constantinople alors que l’armoire XLII contient les trente et un volumes des minutes du Sénat relatives aux affaires secrètes avec Constantinople jusqu’en 1667.

Cette même année 1402, Venise se dote d’un instrument situé à mi-chemin entre le monde de la diplomatie officielle et les pratiques secrètes : l’usage des écritures secrètes ou chiffrées, commun à toutes les chancelleries. Les fonds d’archives de Venise regorgent de ces textes traités avec leurs transcriptions en claire. La science du chiffre est parvenue à une grande complexité grâce aux études de nombreux savants comme l’architecte florentin Leon Battista Alberti qui invente vers 1470 pour la Curie romaine le premier appareil de déchiffrement avec des disques dont les principes fondamentaux resteront en application jusqu’au début du XXe siècle¹⁷.

Dans l’ombre des activités secrètes des deux camps, il faut d’abord placer l’espionnage réalisé sous le couvert d’une mission officielle. Souvent les rapports des patriciens qui accompagnent et divertissent les envoyés ottomans font mention de leurs questions insistantes sur l’arsenal, les galères et la topographie (force des courants, abondance des eaux potables, gué, marais sont autant d’informations de grande valeur stratégique et tactique) ou du désir d’acquérir des cartes (surtout de la Dalmatie)¹⁸. Souvent aussi, les envoyés ottomans sollicitent l’autorisation de rentrer à Constantinople en faisant étape dans certaines cités vénitiennes des Balkans pour y observer —ou faire observer par les militaires qui les escortent— certaines installations. Parfois, les Turcs envoient à Venise des messagers d’origine vénitienne ou dalmatienne qui peuvent mettre à profit une parfaite connaissance des lieux, de la langue et même un réseau d’amis ou de parents. C’est, par exemple, le cas d’un certain Mustafa envoyé en octobre 1574 puis en juin 1576 à Venise pour réclamer officiellement la restitution d’esclaves en fuite mais connu du Conseil des Dix comme un Vénitien renégat, ancien artisan du cuir de Cordoue d’où son nom de Cordoano. Sa mort est décidée par le Conseil et le directeur du jardin botanique de Padoue, Melchiorre Guilandino, est chargé de fabriquer un poison violent

¹⁶—Armand Baschet, *Histoire de la chancellerie secrète*, Paris, Plon, 1870, pp. 155-156. “1402, 23 aprilis, in Maiori consilio. Cumzosa chel faza per lo Stado nostro a proveder quanto ne sia possibile, che le lettere et scrittura che se fà alla nostra Cancelleria et che de quelle exie, et che ne vien mandade, le qual sia d’importanza vegna tegnude et sia secreta, perchè quelle contien tutti i fatti nostri et azò, che si ai nostri zentilomeni como a nostri noderi et a tutte altre persone se toja via el destro, el muodo e la chaxion de veder e de saver per quelle scrittura et lettere più di fatti nostri de quello è intention della terra. = Etant urgent pour le bien de notre Etat de pourvoir autant qu’il est possible à ce que les lettres et écritures particulières à notre Chancellerie, celles qui y sont expédiées ainsi que celles qui y sont adressées, les unes et les autres de la plus grande importance, soient conservées et demeurent secrètes, comme contenant toutes nos ffaires; considérant aussi qu’il importe que tous nos gentilshommes, ceux qui fréquentent la Chancellerie et toutes autres personnes ne puissent avoir le moyen ou l’occasion de voir et de savoir par ces lettres et écritures plus qu’il n’est dans l’intention de l’Etat de leur laisser savoir”.

¹⁷—Leon Battista Alberti, *Modus scribendi in ziferas*, Roma, 1470. A Venise, de nombreux et talentueux cryptologues ont émis de nombreuses théories de chiffre. voir Christiane Villain-Gandossi, *Les dépêches chiffrées de Vettore Bragadin, baile de Constantinople (1564-1566)* in *La méditerranée aux XII-XVIIe siècles*, London, Variorum reprints, 1983, VIII, p. 74 sqq.

¹⁸—Marino Sanuto, *op. cit.*, vol. XXXII, col. 267.

alors qu'un certain capitaine Trec se voit confier la mission de le lui faire absorber. Le méfait étant réalisé, et pour ne pas s'attirer d'ennui avec les autorités ottomanes, le *baile* est chargé d'informer officiellement les Ottomans de la mort de leur homme et du fait que son cadavre, trouvé par les croque-morts, a été déposé au lazaret avec les dépouilles des pestiférés qui tombent alors par centaines chaque jour. Ainsi les apparences sont-elles sauvées mais les Vénitiens savent que les Turcs n'iront jamais vérifier les causes du décès de leur envoyé ¹⁹.

Dans ce jeu ambigu de la chasse aux informations, la République de Venise a parfois joué un rôle peu élégant d'agent double. Ainsi, les envoyés ottomans ont-ils obtenu —sans trop insister— des renseignements de première importance sur les armées impériales. Il est évident que des espions ragusains se sont fait à leur tour un plaisir de “parler” de la flotte vénitienne.

Ce qui est vrai pour les missions officielles à Venise, l'est tout autant pour la permanence du *baile* à Constantinople et il n'est pas nécessaire d'insister sur le fait que l'état de guerre larvé qui perdure pendant tout le XVI^e siècle favorise ce type d'activité.

Après avoir examiné ces données générales, nous allons nous arrêter sur le cas assez particulier et moins courant où l'espionnage se place au plus haut niveau des États vénitien et turc et où il implique les personnalités les plus en vue du moment. Si les pièces d'archives ne venaient confirmer les faits on pourrait aisément croire en un invraisemblable livret de turquerie baroque. En effet, face à l'un des Sultans les plus prestigieux que l'historiographie occidentale a gratifié du surnom de Magnifique (les Turcs l'ont immortalisé comme *Le Législateur*), notre récit met en scène un personnage riche, puissant, allié aux plus grandes familles de la cité lagunaire (Donà-Loredan-Barbarigo-Vendramin-Zane), d'une beauté qui subjugué hommes et femmes, d'une haute et noble stature, d'une intelligence et d'une vivacité d'esprit qui charment tous ceux qui l'approchent ²⁰. Un véritable héros de roman !

Andrea Gritti (né en 1455) est un jeune patricien qui pratique le commerce du blé entre les plaines d'Anatolie, Constantinople et Venise et il a, comme tous les jeunes gens de sa caste, fait de nombreux et longs séjours dans la capitale turque afin de s'y former à la *marchandise*. Il a su gagner l'amitié du Grand-vizir Ahmed Pacha ²¹, gendre du Sultan Bajazet II, et il réussit à s'intégrer au monde

¹⁹—Maria Pia Pedani, *op. cit.*, p. 194.

²⁰—Pier Paolo Vergerio, *La Republica veneta*, Tusculano, 1526, Liber I.

²¹—Ahmed Pacha n'a qu'un an de moins que Gritti et il sait reconnaître et honorer en lui le noble patricien vénitien et Venise. En effet, c'est un slave des Balkans, second fils de Stjefan Vukcic Kosaka, duc et Grand-voïvode de Bosnie orientale, il a fait ses études à Ragusa (actuelle Dubrovnik) donc il est un prince vassal de la Sérénissime République et s'exprime couramment en langue vénitienne. Lorsque son frère aîné, Vlatko, prend la succession de leur père, Stjefan n'a que 17 ans mais il tourne le dos au monde chrétien et s'en va tenter sa chance à Constantinople auprès de Mahomet II qui l'accueille avec bienveillance du fait de son rang princier. Il se convertit à l'Islam, prend le prénom d'Ahmed et reçoit le nom de Herceg-oglu ou fils du duc, qui reviendra à sa province l'Herzegovina. En 1471, il accompagne le sultan Mahomet II dans sa campagne en Albanie, terre vénitienne défendue avec une héroïque obstination par le Provéditeur Antonio da Lezze. C'est à l'occasion de cette campagne que Venise tente de corrompre secrètement le médecin du Sultan, un juif de Rome à qui un courrier du doge propose d'empoisonner son maître contre la pleine citoyenneté vénitienne, l'exemption de tout impôt, une rente de dix mille ducats d'or et une allocation de 25 mille ducats pour quitter Constantinople.

A 25 ans, Ahmed épouse Kundi Catun, la fille de Bajazet II et devient gouverneur d'Anatolie, une position militaire importante qui lui permet d'appuyer son beau-père lors de la guerre de succession contre

ottoman dont il a une parfaite connaissance; d'ailleurs il adopte une pratique ottomane qui scandalise le monde chrétien : il prend une concubine turque qui lui donne en 1480 un fils prénommé Alvisé [version vénitienne de Luigi].

Le pouvoir et la fortune se fondant sur des alliances matrimoniales sérieuses, Gritti rentre à Venise afin de remplir son devoir matrimonial, il épouse Benedetta Vendramin (nièce du doge) qui meurt en lui donnant un fils (Francesco) et Gritti rentre à Constantinople auprès de sa concubine qui va lui donner deux ou trois autres fils (les sources d'archives divergent sur ce point).

En 1499, lorsque le Sultan Bajazet engage un nouveau conflit qu'il espère définitif contre Venise, il fait incarcérer tous les marchands vénitiens sauf Andrea Gritti en qui il a toute confiance. Mais il est bien connu que tout patricien vénitien en séjour à l'étranger a le devoir moral d'être un informateur économique, politique et militaire de la Sérénissime République. Gritti ne déroge pas à ce contrat tacite et il parvient à envoyer au podestat de Lépante — Giovanni Moro est un magistrat vénitien qui gère la ville et son comptoir au nom de la Dominante— des lettres sur les forces terrestres et navales de l'ennemi (agrandissement de l'Arsenal de la Corne d'or, fabrication accélérée de canons, création d'un nouvel arsenal à Gallipoli sur les bouches méditerranéennes du Bosphore, recrutement de milliers de marins sur toutes les côtes de l'empire turc, augmentation du rythme des constructions navales et nomination au poste de Capitaine des navires d'un corsaire connu des Vénitiens pour ses grandes qualités de marin, Kamal Reis) et il envoie des messages codés à Zaccaria Freschi, secrétaire du Sénat, sous formes d'énigmes pseudo-commerciales. Par exemple, il promet d'envoyer par mer des documents comptables en grand nombre avant le mois de juin et par voie terrestre d'autres pièces encore mais sans savoir par quel itinéraire, et si d'aventure on veut le contacter il faut le faire rapidement car il compte partir avant juillet; transcription : avant juin, de nombreuses forces maritimes et terrestres ottomanes vont se mettre en route sans qu'il n'en connaisse les objectifs, la République doit se dépêcher de réarmer avant le mois de juillet.

Gritti utilise aussi les services d'un réseau dont nous sont connus : un fonctionnaire grec de Thèbes, le recteur de Corfou, un noble de Raguse Nicolò Gondola, un jeune patricien de passage à Constantinople Andrea Pesaro. Il réussit à informer la République de l'organisation de la flotte ottomane [le Grand-vizir est amiral et Kamal Reis est Capitaine des 300 navires à voile] et des objectifs des troupes terrestres en Grèce [les possessions vénitiennes de Nauplie, Coron et Moron, Lépante, Corfou].

Mais le scénario des aventures de ce James Bond *in partibus Infidelium* serait sans intérêt si un peu de suspens ne venait pimenter le récit. Le 13 août 1499, l'archevêque de Lépante informe le Sénat vénitien que Andrea Gritti a été arrêté (mis à l'ombre !) sur ordre exprès du Sultan qui a ordonné sa mise à mort par le supplice du pal. Peu auparavant, un jeune grec qui assurait la liaison entre Gritti et le recteur de Corfou, a été arrêté, délesté du message de Gritti et empalé. Aussitôt, Gritti a été interpellé et interrogé personnellement par le

le prince Djem. Devenu sultan d'Égypte, amiral de la flotte et enfin nommé Grand-vizir, Ahmed dirige la politique ottomane aux côtés du Sultan.

Une commune noblesse d'origine, un sens très aigu de leur puissance réciproque et l'intuition de l'"utilité" que peut présenter l'autre lors de situation délicate, ont certainement rapproché Gritti, le jeune patricien vénitien, et Ahmed, le slave apostat.

Sultan qui a pris cette décision fatale. Mais les vizirs, Ibrahim Pacha et Ahmed Pacha, font valoir au Sultan que Gritti est trop important pour mourir ainsi et qu'il n'a finalement commis que le crime que tout homme influent en terre ennemie commettrait. Convaincu, le Sultan épargne le patricien vénitien, commue sa peine en prison à vie et le fait enfermer dans l'antique forteresse des Sept Tours —dont deux forment les piliers de la Porte d'Or, ancien arc de triomphe de Théodose le Grand.

Il n'y a pas de bonne aventure d'espionnage sans histoire de femmes, pas de James Bond sans James Bond Girls. Une légende —certainement fausse mais résistante à tous les cribles du bon sens et de la raison puisqu'elle est encore présentée comme un fait historique dans les textes du XIXe siècle— raconte que la nouvelle de l'emprisonnement de Gritti se répand dans les ruelles et harem de Constantinople et une foule immense de vingt mille femmes de toutes catégories sociales se regroupe quotidiennement devant les portes de la forteresse pour réclamer sa libération ou l'honneur de partager son sort ²², elles brûlent toutes d'amour et de désir pour lui ²³.

Le réseau Gritti éteint, la Sérénissime République manque de renseignements et ne réussit pas à résister à la flotte ottomane : la bataille navale du Zonchio, devant Lépante, tourne au désastre alors que les galères vénitiennes avaient tous les éléments pour gagner. Libéré au terme du conflit, Gritti s'impose tout naturellement comme négociateur secret entre le Sultan et la République. Mais Gritti est "grillé" auprès des Turcs qui se méfient de lui et il rentre à Venise où il débute une carrière politique *ad majorem gloriam Venetiæ*.

Fin de la première partie du roman d'espionnage.

Conseiller du doge puis vaillant chef militaire contre la ligue de Cambrai, il est fait prisonnier à Brescia par les Français qui le conduisent à Amboise d'où il renseigne abondamment sa République sur les desseins royaux. Son stratagème est de se recueillir quotidiennement au pied d'un autel de la chapelle dont une brique descellée peut être retirée pour dégager une cache pour quelque message qu'un vénitien exilé, Lodovico Fioravanti, transmettra. Il gagne toutefois l'amitié de François 1^{er} qui se fait un plaisir de le libérer et de l'accompagner dans sa descente en Italie.

Turcophilie et francophilie vont marquer les conceptions géopolitiques de cet homme qui est élu à la charge suprême le 20 mai 1523, Andrea Gritti n'est pas un homme populaire mais les Vénitiens savent que leur République est en grande difficultés financières, politiques, militaires et économiques et ils comptent tous sur son talent diplomatique, son rayonnement personnel et sa grande connaissance des rouages internationaux pour engager une politique d'équilibre dans la recherche de la paix. Placé dès lors dans la lumière et l'éclat de la position ducal, Andrea Gritti va devenir l'un des doges les plus fastueux de l'Histoire avec des tenues vestimentaires toujours plus riches où certains retrouvent autant l'influence ottomane que le goût de François 1^{er}. C'est Gritti

²²—Nicolo Barbarigo, *Vita di Andrea Gritti, doge di Venezia*, Venezia, presso Antonio Zatta e figli, 1793, p.19. Trad. M.Viallon. *Certains supportaient mal de voir réduit en si misérable condition un homme dont ils avaient reçu les libéralités, d'autres déploraient la fragilité et l'inconstance des choses humaines qui frappent d'un si cruel revers de fortune un homme que sa richesse et sa réputation plaçaient au plus haut degré de l'autorité et de la puissance.*

²³—Nicolo Barbarigo, *op. cit.*, p. 19.

qui va lancer la mode, vite suivie par les élégantes de la ville, de la couleur *rosa secca*, une manière de rose profond et délicat ²⁴.

Mais le doge Gritti cache une botte secrète, un atout exceptionnel qui va lui permettre de s'exprimer aussi dans les jeux de l'ombre : c'est son fils aîné Alvise qui a fait le choix de rester en terre ottomane car son statut de bâtard lui aurait interdit toute charge politique rentable à Venise. Au contraire, l'empire musulman qui ne connaît pas l'illégitimité lui accorde un rang social de marchand immensément riche grâce à son commerce presque monopolistique du grain d'Anatolie (lors de la famine de 1526, il aide le Seigneur Doge son père dans l'approvisionnement de Venise), de la soie, des épices et surtout des pierres précieuses ²⁵. Il est connu que Soliman a un goût immodéré pour tout ce qui brille et particulièrement pour les bijoux et pierreries; aussi, en 1523 (année où Gritti est élu doge !), s'attache-t-il les services du vénitien qu'il nomme son joaillier personnel et auquel il attribue la charge très rémunératrice de collecteur des impôts impériaux.

Comme son père avait su obtenir l'amitié et les faveurs du Grand-vizir slave Ahmed Pacha, Alvise Gritti s'attache à Ibrahim Pacha, le Grand-vizir grec et beau-frère de Soliman ²⁶. Grâce à cela, Alvise est présent au cœur de l'État ottoman et très présent dans toutes les réunions de géopolitique secrète en liaison avec Venise et les nations occidentales. Quoique parfaitement "ottomanisé", Alvise se sent viscéralement vénitien et, comme tout vénitien en terre ennemie, il devient naturellement un informateur de la République.

Ainsi, lorsqu'en 1526 Venise a besoin de desserrer l'étau impérial, le doge Gritti et son fils travaillent-ils ensemble à inciter Soliman à ouvrir un front en Hongrie afin d'obliger l'empereur à s'occuper de ses frontières orientales en relâchant sa prise sur les terres méridionales. Les espions de Charles Quint comprennent le jeu engagé puisqu'ils écrivent que les Vénitiens sont capables d'appeler *les diables de l'Enfer* [encore un lieu des ombres où brillent des feux terribles !□] *car ils forment une clique de personnes dangereuses et malfaisantes*

²⁴—Le luxe et l'extravagance de Gritti font parfois scandale comme ce jour du 29 décembre 1523 où il préside le Grand Conseil dans une tenue à fleurs qui ne respecte pas le vêtement ducal traditionnel et codifié. Marino Sanuto, *op. cit.*, vol. LI, col. 124.

²⁵—Surnommé Bey-oglu, le fils du prince, il fait construire une somptueuse résidence à l'italienne dans le quartier de Pera qui conserve encore de nos jours ce nom. Recevant souvent la visite du Grand-vizir Ibrahim Pacha (qui fait pour le vin *moscatello* du vénitien une entorse à l'interdiction islamique de consommer de l'alcool) et même du Sultan en personne, il mène très grand train au milieu d'un harem à peine moins luxueux que celui du Sultan. Il s'habille seulement de soie tissée d'or et s'entoure d'une multitude de domestiques et de gardes, non par crainte, dit-il, mais pour le décorum.

²⁶—Ibrahim Pacha est né en 1493 à Parga, petit village de pêcheurs de la côte de l'Épire, et à ce titre il est un ex-sujet de la Sérénissime République de Venise. Enlevé par les corsaires barbaresques, revendu au marché aux esclaves de Manisa, il est acheté par une veuve musulmane qui lui donne une parfaite éducation. Il parle grec, vénitien, persan et turc, il est très beau et vite remarqué par Soliman —alors simple prince—pour son talent à jouer du violon. Le *baile* Pietro Bragadin en poste à Constantinople de 1523 à 1526 fait de lui ce portrait physique, intellectuel et psychologique : ... *il est le cœur et le souffle du Grand-Seigneur, il fait ce qu'il veut et le Grand-Seigneur ne fait rien sans prendre son conseil. Il est un sujet de notre République, de Parga. Il est mince, avec un visage fin et pâle, d'une taille moyenne, il est très gracieux. Eloquent, il s'intéresse à tout et se fait lire des romans comme la vie d'Alexandre le Grand ou d'Hannibal et des livres de guerres et d'histoire. Il compose la musique avec bonheur en compagnie d'un persan qui habite chez lui. ... Il achète toutes les belles choses qu'il veut avoir. Il est savant, lit la philosophie et connaît parfaitement le droit de son pays. Il est très aimé par le Grand-Seigneur qui ne peut se séparer de lui.* Eugenio Albèri, *Relazioni degli Ambasciatori veneti al Senato*, Serie III, vol.3, p. 10.

Sa biographie romancée a fait l'objet d'un récent roman de Louis Gardel, *L'Aurore des Bien-aimés*, Paris, Edition du seuil, 1997.

²⁷. En avril 1526, Soliman quitte Constantinople à la tête d'une armée forte de cent mille hommes et remonte les Balkans en direction de Buda. Parvenus dans la plaine marécageuse de Mohacs, les Ottomans affrontent et défont la lourde cavalerie du roi Louis II Jagellon appuyée par les troupes impériales de Ferdinand de Habsbourg et Soliman peut entrer dans Buda qui est mise en coupe réglée. La soldatesque pille et massacre pendant que le Grand-vizir s'empare de la richissime bibliothèque de Matthias Corvin qu'il fait transporter dans ses appartements privés du palais de Topkapi. Le roi Louis II étant mort, sans descendance, Soliman y installe le voïvode ²⁸ de Transylvanie, Jean Zàpolya (que les troupes de Ferdinand chasseront un an plus tard; car il est le beau-frère de Louis II, Ferdinand a des prétentions au trône de Hongrie).

L'année suivante, 1527, les troupes impériales mettent à mal la péninsule italienne et pillent Florence, Mantoue et la ville de Rome. Venise est l'unique État qui résiste encore à la puissance de Charles Quint grâce aux manigances des Gritti auprès des Turcs. Une correspondance intense avec Alvise —transmise par son frère Lorenzo (second bâtard du doge) qui vit à Venise au palais ducal auprès de son père mais qui commerce avec l'Orient et se rend donc souvent à Constantinople— permet au doge et à son Conseil de faire savoir que Venise a un besoin urgent d'une diversion des attentions habsbourgeoises sur le front de l'est. Le Grand-vizir Ibrahim, manipulé par Alvise, propose une seconde expédition en Hongrie à laquelle les autres pachas du Dîvan s'opposent mais finalement, le 29 mai 1529, les soixante quinze mille soldats ottomans de Soliman reprennent la route du nord avec Vienne pour objectif. Cette expédition est pour Alvise Gritti un nouveau moyen de s'enrichir puisque Soliman lui confie l'intendance de l'expédition. Ils atteignent Belgrade puis Buda —qu'il a fallu reprendre aux troupes impériales— que Soliman laisse à son homme de confiance, Alvise Gritti, avant de poursuivre sa route jusqu'à Vienne qu'il aborde le 27 septembre. Les très mauvaises conditions météorologiques apportent un soutien inattendu aux vingt mille assiégés autrichiens et, le 16 octobre 1529, Soliman abandonne le siège et regagne Constantinople. En passant par Buda, il nomme Gritti Trésorier et Lieutenant général du royaume et évêque d'Adria ²⁹. Le Grand-Turc dépose la Hongrie entre les mains d'un Vénitien, fils du doge régnant, au nez et à la barbe des Habsbourg.

Le 26 décembre 1530, Alvise est promu Gouverneur général de Hongrie et il remet l'évêché de Adria —qui rapporte trente six mille ducats par an— à son tout jeune fils Antonio. Il est évident qu'il espère alors la couronne de Hongrie : il est resté un bon chrétien qui assiste avec assiduité à la messe dominicale, il ferait un vassal soumis et discipliné pour les Turcs en même temps qu'un excellent allié pour la République et un parfait rempart contre les Impériaux. Alvise négocie en secret avec Sigismond Jagellon, roi de Pologne, un mariage qui pourrait lui apporter en dote la couronne élective de Pologne et renforcer sa position en Europe centrale.

²⁷—Robert Finlay, *Al servizio del Sultano : Venezia, i Turchi e il mondo cristiano*, Roma, Officina edizioni, 1984, p. 82-83.

²⁸—Sorte de gouverneur militaire en Europe orientale.

²⁹—Marino Sanuto, *op. cit.*, vol. LII, col. 135 : “ ... *fiol e servidor Alvise Gritti vescovo di Adria, thesorier et luogo tenente zeneral del regno de Hongoria.*”

Le monde politique, c'est bien connu, est plein de contradictions et, au moment où Alvise œuvre en secret pour son ambition personnelle et pour le plus grand bénéfice de Venise, cette dernière perd sur le tapis vert des négociations officielles. La République de Venise doit signer la paix de Bologne (le 23 décembre 1529), contresignature de la Paix des Dames qui, en août 1529, a fait d'elle l'alliée éternelle et indéfectible du pape et de Ferdinand de Habsbourg affirmé officiellement roi de Hongrie. C'en est fini de la parfaite symbiose entre les desseins politique du doge Gritti et les intentions de son fils Alvise. La Sérénissime République doit faire le grand écart entre sa volonté de respecter le traité nouvellement signé, son désir de ne pas s'aliéner l'amitié turque —surtout celle d'Ibrahim Pacha— et la quête perpétuelle de son indépendance politique et économique.

En avril 1531, le *baile* Francesco Bernardo et l'ambassadeur extraordinaire à Constantinople Tomà Mocenigo sortent de leur manche une nouvelle carte secret : Zorzi Gritti, troisième bâtard du doge, est employé comme messenger par le Grand-Turc dans une mission exploratoire secrète —sous couvert officiel de venir réclamer le paiement de quelque dette— à Paris et à Venise. Par sa voix, Ibrahim Pacha et Alvise Gritti proposent une trêve d'un an pour mieux se préparer à attaquer l'Italie en coordination avec le roi François 1^{er} qui reprendrait ainsi le Piémont et la Lombardie, Venise conserverait tous ses territoires italiens et Soliman s'emparerait de Rome et de toutes les terres du sud. Les espions de Charles Quint, déguisés en brigands, se saisissent de Zorzi en Savoie lors de son retour de Paris. Transféré à Turin, il est interrogé mais les agents impériaux n'ont pas su rester discrets : le secret de l'arrestation est éventé et ils doivent libérer le messenger sans avoir trouvé, cachée dans un étui à peigne, la lettre très secrète de François 1^{er} à Soliman.

Pourquoi ce nouveau plan ?

Soliman a très mal pris la nouvelle du couronnement (le 24 février 1530) de Charles Quint qu'il nomme simplement le "roi de Vienne". Soliman a repris à son compte le vieux mythe impérial de la reconstruction du territoire des Césars antiques, la fascination de l'héritage de Constantin qui s'exerce depuis le X^{IV}e siècle sur tous les fils de la tribu d'Osman et il entend déployer les ailes protectrices de son empire sur la péninsule italienne et la partie nord ne l'intéresse pas vraiment. Pour commencer, il veut abattre l'usurpateur du titre impérial et le 25 avril 1532 il marche de nouveau sur Vienne où il veut en découdre personnellement avec Charles mais celui-ci quitte sa capitale et Soliman se rabat sur la Serbie qu'il ravage. Le Grand-Turc va-t-il passer en Frioul et envahir l'Italie ? Des rumeurs affirment qu'Alvise Gritti ferait naviguer la flotte turque en Adriatique.

Finalement, Soliman rentre à Constantinople. L'année 1532 se termine sans que le croissant ne brille au sommet des clochers d'Italie et le Grand-Turc se préoccupe davantage des nouveaux problèmes que lui pose l'Irak. Il y part dès 1533 avec Ibrahim Pacha pour ne revenir qu'en janvier 1536.

La dernière initiative des frères Gritti cause cependant les plus grandes difficultés à leur père et à leur ville et démontre que la politique secrète doit rester au service des positions officielles et ne jamais tenter de les supplanter au risque de courir à l'échec sur les deux plans. En effet, l'Empereur et ses conseillers sont convaincus que Venise est complice des Turcs et prête à "vendre"

les Chrétiens (seule la participation active à la bataille de Lépante en 1571 parviendra à atténuer cette tache) pendant que Soliman et les vizirs du Dîvan reprochent à Venise de n'avoir pas prêté main forte à l'entreprise contre un ennemi commun. Peut-être Alvise avait-il promis plus que Venise ne pouvait tenir ? Toujours est-il que Andrea Gritti mesure la difficulté d'avoir un tel fils qu'il voue aux gémonies ³⁰.

Bien que la question de la destinée d'Alvise Gritti ne soit pas à l'ordre du jour, je ne résiste pas à la tentation de vous narrer la fin de ce personnage que nous aurons tiré de l'ombre l'espace d'une communication. Le propos "hors sujet" sera bref car l'ambition et la soif de puissance et de richesses vont le conduire rapidement à sa perte. En effet, il est détesté par les Hongrois qui ne voient en lui qu'un suppôt des Turcs et qui ont surnommé "le Serpent", celui qui signe —en toute modestie— *Dominus et mercator*. En mai 1534, alors que les troupes ottomanes sont en Azerbaïdjan, Alvise Gritti convoque une diète hongroise afin de remettre de l'ordre dans les affaires de Transylvanie où un évêque, Emerich Czybach, fomenta la rébellion et afin de toucher son tribut de douze mille ducats. Gritti envoie chercher l'évêque rebelle *manu militari* mais ses hommes —des Turcs— exécutent le prélat et ne lui rapporte que la tête. Le peuple hongrois se soulève. Ce qui aurait dû n'être qu'un moment de triomphe se transforme en une vaste sédition qui met la Transylvanie à feu et à sang. Le 29 septembre 1534, Alvise Gritti doit trouver refuge dans l'église franciscaine fortifiée de Medias (Mara Mures) où il est finalement pris et égorgé après avoir tenté de racheter sa vie pour plus de cent mille ducats en pierres précieuses. Peu après, son frère Zorzi et ses fils Antonio (18 ans) et Pietro (12 ans) qui tentent de fuir par le Danube sont faits prisonniers et étranglés alors que leur cargaison précieuse est pillée.

Venise a perdu son meilleur agent infiltré en la personne de ce "bâtard magnifique" et, le 5 mars 1536, elle perd son meilleur allié secret à la cour de Soliman lorsqu'Ibrahim Pacha est retrouvé étranglé au palais de Topkapi. Le double-jeu du doge Gritti est bien fini. S'il lui reste toute la splendeur, le luxe et les fastes de la parade ducale, l'action politique d'Andrea Gritti, comme de Venise, s'efface. Le véritable allié des Turcs au sein des nations occidentales est le roi Très-Chrétien et Venise n'est plus qu'un petit Etat contraint de signer, le 8 février 1538, une sainte alliance anti-ottomane aux côtés de l'Empereur et du Pape. Le doge Andrea Gritti meurt à 83 ans au terme d'un somptueux Réveillon de Noël trop riche en anguilles grillées.

Le talent des Vénitiens dans l'art diplomatique tant officiel que secret fondera le double mythe de la Sérénissime. D'un côté la légende dorée et lumineuse d'une République éternelle, œuvre concorde de tous qui serait le phare des nations héritières des deux Romes; de l'autre côté le mythe noir et sombre d'une cité trop riche et corrompue tombée dans la pratique aveugle du secret d'Etat, de l'espionnage et de la dénonciation. Reprenant les termes d'Alessandro Fontana ³¹ nous soulignerons que ces deux aspects ne sont que le reflet inversé

³⁰—Marino Sanuto, *op. cit.*, vol. LVI, col. 357. "*El Serenissimo li disse : col malan che Dio ti dia a ti e a lu*". Trad. M. Viallon: "Et le Prince Sérénissime lui dit : que le Diable vous emporte, toi et lui !".

³¹—Alessandro Fontana & Goerges Saro, *Venise 1297-1797, la République des Castors*, Fontenay, ENS éditions, 1997, p. 11.

l'un de l'autre. Venise dans sa vie diplomatique avec les Ottomans a joué sur les deux plans et a su sculpter l'ombre avec la lumière et inversement.